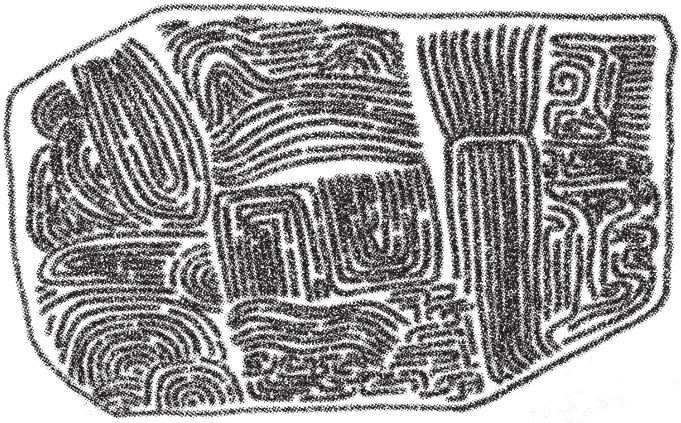
labyr inthe



#0

La promenade du doctorant 6
L'éloge du parcours 8
Je te parle d'un lieu 26
Superficie 2 : alternative model for politics on earth 28
Lutter 38
Récit d'une lutte locale : Des bâtons dans les routes 40
L'amour d'Atelier Bow-Wow pour la 'mauvaise architecture 58
67

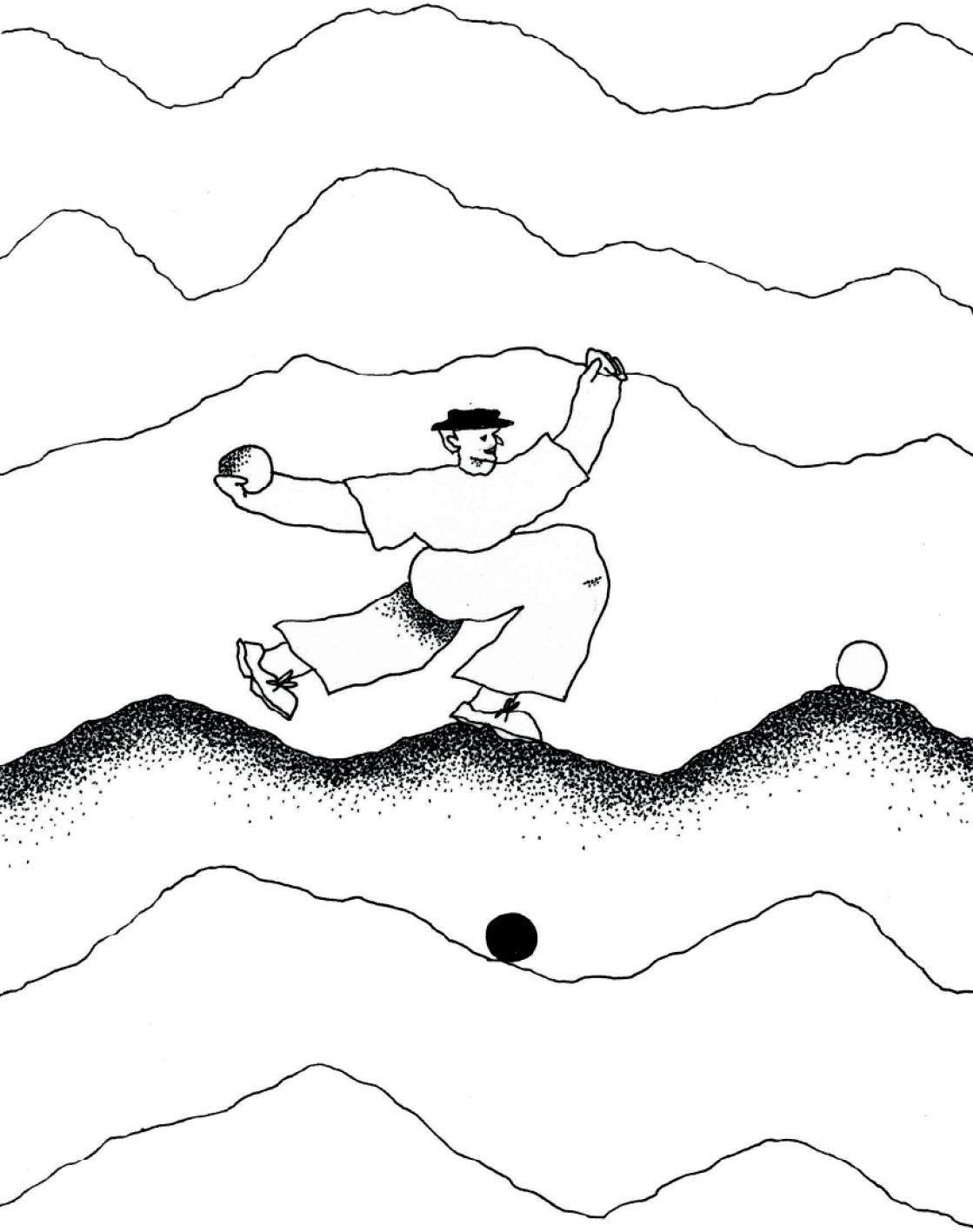
Edito

Alors que la mobilisation des étudiants, enseignants et personnels administratifs qui a traversé les 20 ENSA en France pointe l'importance stratégique de la formation des architectes pour une planification écologique et sociale cohérente de la ville de demain, il nous semble important d'interroger le positionnement des (futurs et actuels) architectes dans la société d'aujourd'hui et de demain, positionnement qui ne saurait reposer entièrement sur les modalités d'apprentissage du métier, mais qui relève plutôt d'une démarche parallèle critique, exploratoire et politique.
Définir son propre positionnement, c'est chercher à définir sa relation au monde et aux autres, c'est tenter d'incarner un rôle dans la construction collective d'une société que l'on souhaite voir advenir. Définir son positionnement, c'est aussi tenter de faire le pont entre un idéal et des pratiques quotidiennes, entre des valeurs individuelles et une dynamique collective.
Le labyrinthe incarne un espace-temps dans et pendant lequel on explore, on cherche, on se confronte aux limites, on bute, on apprend, on construit mentalement une carte de notre environnement. Longtemps symbole d'un cheminement initiatique, il prend la forme physique d'une épreuve que l'on doit surmonter pour passer d'un état à un autre. Et si ce que l'on cherchait, ce n'était pas de braver cet espace hostile, mais d'apprendre à vivre avec, à s'orienter, à abandonner la lutte pour la remplacer par une démarche de compréhension et d'échanges? Et si l'on envisageait cet espace-temps non plus comme transitoire mais comme permanent? Et si le labyrinthe pouvait devenir le symbole de la persévérance dans un environnement trouble, complexe, riche et non apprivoisable, comme une invitation à l'acceptation d'un univers non rationalisable?

Et si ces espaces-temps “autres” pouvaient aussi devenir ceux de la construction de l’autodétermination, ceux des hétérotopies de Foucault, ceux des refuges environnementaux d’Anna Tsing servant la régénération de la biodiversité, ceux du Chthulucene de Donna Harraway permettant de développer de nouvelles relations au non-humain?

Et si l’objectif n’était pas de sortir du labyrinthe, mais bien d’y rester?

Ce fanzine étant une initiative d’un collectif de doctorant.es de l’ENSA Normandie à cheval entre plusieurs statuts - étudiant.e, chercheur.e, professionnel.le, enseignant.e… -, celleux-ci souhaitent faire partager leur démarche exploratoire, leur regard en décalage, leur position liminale, transitoire, en bordure de la pratique de l’architecture. L’objectif de cette édition est ainsi de proposer une variété de chemins, de méthodes, de regards, d’éthiques aspirant à se perdre, à chercher sa place, à explorer par le jeu, à découvrir son rôle, à se positionner et à se perdre à nouveau.



La promenade du doctorant

A l'orée du monde de la recherche,
A la lisière de la bulle du savoir
Ni vraiment dedans, ni tout à fait dehors
Le doctorant danse d'un pied sur l'autre

Une posture d'équilibre empruntée,
Explorateur introverti voltigeant sur un fil
Enchainant des petits pas savants
Vers un rebord à jamais fantasmé

Tel un Sisyphe qui ne serait pas encore heureux,
A peine pense t-il avoir atteint le sommet
Qu'une nouvelle vallée se dévoile
Au pied d'une grande montagne
Qui le rempli d'humilité

Et quand il pensera tout savoir
Et qu'il lui faudra désormais transmettre
Puisse-t-il ne jamais perdre,
Du maitre l'art de douter,
Et de l'élève le plaisir d'apprendre

L'éloge du parcours

Léna TULLIFER

La tentative de donner une définition de ce qu'est le parcours serait vain et n'est pas l'objectif ici. Beaucoup d'écrits se sont intéressés à la théorisation de la marche, comme l'illustre l'apparition du terme "walkability" en amérique du Nord, permettant ainsi de "mesurer la capacité de pratiquer la marche dans un espace urbain". D'autres ont simplement cherché à conter les ressentis et les vertus d'une déambulation. La multitude de ces approches et de ces expérimentations participe à la richesse et à l'intérêt de cette notion de la marche. Nous pouvons d'ailleurs lire un certain nombre de témoignages dans l'ouvrage *Le génie de la marche*, dirigé par Sabine Chardonnet Darmaillacq ou l'interprétation et l'expérimentation de la marche sont sans limite. Au fil des lectures, j'ai donc découvert différentes manières d'appréhender le parcours, certains correspondant au trajet que l'on effectue pour aller travailler, pour flâner, ou pour méditer.

J'ai pu contempler le cheminement mental de certains auteurs, nous transportant dans une réflexion, nous questionnant ou nous faisant douter. J'ai pu constater avec plaisir le lien fort entre ces différents types de parcours, mental et physique, qui influencent nos choix et la vision même que nous portons sur notre environnement et sur nous même. La marche se tisse également avec d'autres disciplines, comme l'architecture, la philosophie ou bien l'écriture, pour s'enrichir les unes et les autres. Par mon propos, j'aimerai chercher à vous relater mes découvertes, au fil de mon apprentissage et de ma quête sur la compréhension du parcours physique et mental, de la marche psychologique.

La ville se parcourt physiquement et nous offre une première appréciation de l'espace, de notre environnement.
Dans la conception d'un parcours architectural, l'individu doit sans cesse découvrir de nouvelles choses, pour que son attention soit toujours captée et pour que sa balade soit toujours enrichissante. L'enchevêtrement de petites rues nous intrigue et nous fait accélérer le rythme, là ou la traversée d'une rivière, nous offre une respiration, laissant davantage de temps à la contemplation, au ralentissement. La topographie peut donc jouer ce rôle séquentiel, servant de guide ou de seuil pendant le parcours. La montée d'une côte, oblige à garder un bon rythme pour ne pas faiblir dans notre volonté de la gravir, d'aller plus haut encore. Et enfin en haut, la récompense se traduit en une vue sur le paysage en contrebas, effervescent et si petit.
Les séquences attisent notre curiosité pour nous pousser à avancer toujours plus loin, pour découvrir un nouvel espace plein de surprises. C'est le principe de la suggestion : la marche implique la découverte, la découverte implique la marche.

Les étapes ou les séquences qui découlent au gré de la marche, peuvent provoquer différentes sensations (respiration, étroitesses, intimités, vide…) et pousse le promeneur à aller toujours plus loin. Elles permettent donc de donner le tempo, de guider le promeneur. Il y a des temps de pause, d'accélération qui peuvent influencer notre état de conscience et nous amener vers différentes pensées. Peut être qu'inconsciemment nous choisissons notre parcours en fonction de ce que nous ressentons, ou voulons ressentir. Comme la playlist que nous adaptons à nos humeurs. L'une comme l'autre nous accompagnent et exacerbent nos émotions, vivant plus intensément le moment.

Parmi les différentes manières de parcourir, il y a la marche nécessaire, que nous exerçons pour aller d'un point A à un point B. Même si une nécessité est née de cet acte d'aller marcher, l'itinéraire que l'on choisit n'est pas non plus anodin. Emmanuel Lemaire, nous exprime dans son ouvrage *Rouen par cent chemin différents*, la volonté inébranlable de fuir la routine mélancolique de son parcours quotidien jusqu'à son travail. Il choisit ainsi précautionneusement chaque traversés, chaque virage, découvrant et recensant l'architecture rouennaise qu'il parcourt. Il nous raconte au cours de ces trajets l'avancement de sa bande dessinée qu'il est entrain de réaliser ainsi que sa peine de cœur. Il choisit ainsi de nous raconter ses états d'âmes et tout le parcours mental qu'il mène durant cette marche quotidienne, chaotique mais salvatrice.

La marche “contrainte” peut ainsi permettre de se donner du temps, pas toujours accessible autrement, pour méditer. Mais lorsque cela est possible, il est également bon de s’accorder du temps pour une promenade qui se fait sans but précis, que l’on exerce pour la simple satisfaction qu’elle nous apporte, la marche autotélique.

Dans sa chronique sur « La vie intérieure » Christophe André nous explique les bienfaits de cette dernière marche sur le corps et l’esprit. La marche doit d’abord nous apporter du bien-être, « la marche nous permet de nous retrouver et de retrouver le monde ». C’est par notre sérénité que le monde peut ensuite apparaître.

Pour bien des personnes, la marche a des vertus exaltantes, animant notre imaginaire, nos rêveries et stimulant la méditation. Malgré le temps qui passe et malgré la diversité des cultures présentes dans notre monde, la marche philosophique, celle qui éveille les sens, celle qui libère la pensée, qui nous permet de trier les pensées polluant notre esprit et ainsi surgir d'autres plus profondes et structurées, est intemporelles, universelles. De nombreux philosophes ont ainsi recherché dans la marche autotélique, la pensée qui ne se fige plus, qui vagabonde et laisse place à la nouveauté. Nietzsche, Kitaro Nishida, Aristote, et bien d'autres ont fait partie de ces philosophes péripatéticiens, qui aimaient s'adonner, chaque jour, pour certains sur le même trajet, à cette déambulation qui alliait la pensée à la marche.

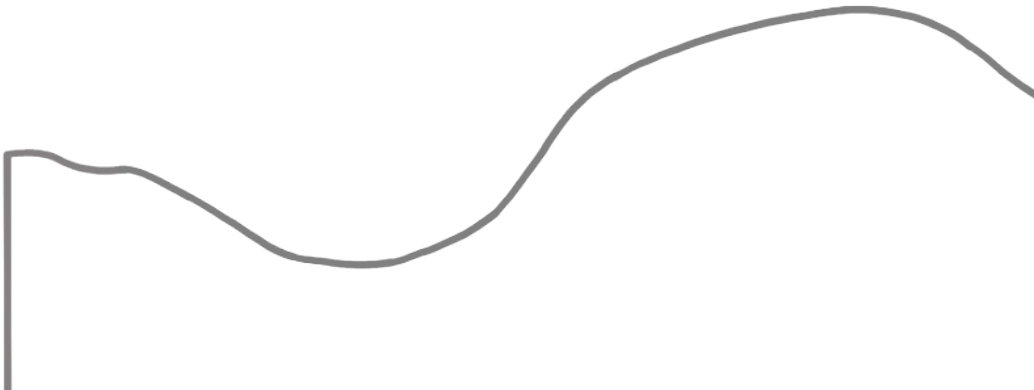
Nietzsche était un fervent adepte de la marche. On lui connaît cette déclaration « les seules pensées valables viennent en marchant », en réponse à l'idéal de Flaubert, qui, lui, prétendait qu'« on ne peut penser et écrire qu'assis ».

Bien que les bienfaits de cette déambulation quotidienne soient reconnus par beaucoup, Kitaro Nishida ne cherchait pas à prendre part à ce débat. Keiji Nishitani, le disciple du philosophe japonais le décrivait ainsi : « Nishida assis en méditation montre la quiétude infinie assise dans un présent éternel, alors que ses mouvements frénétiques montrent le dynamisme infini montant des profondeurs de la vie elle-même. Il était cette auto-identité de la contradiction des deux aspects. »

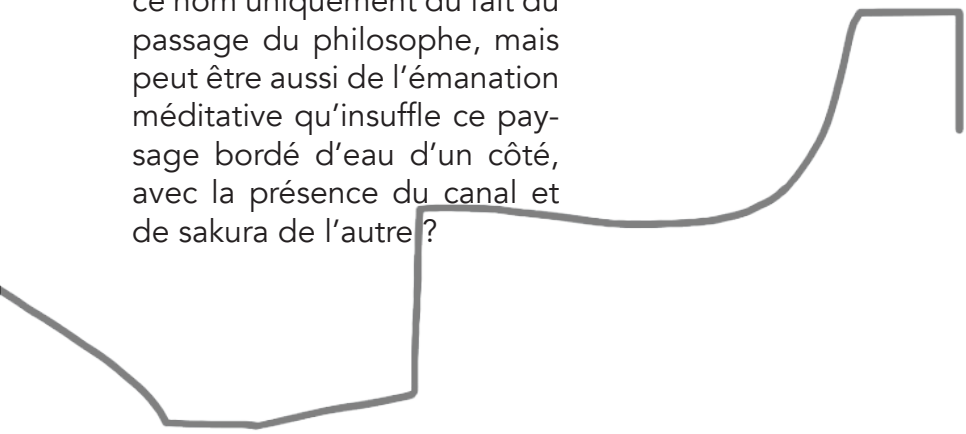
Le philosophe profitait de son trajet jusqu'à l'université de Kyoto pour laisser ses pensées frénétiques s'échapper et s'orchestrer. Bien que cette marche ne fusse pas totalement autotélique, ce parcours, surnommé aujourd'hui "chemin de la philosophie" garde une empreinte forte du passage du philosophe et de l'alliance entre marche et méditation.

L'acte de marcher et l'itinéraire que l'on choisit n'est jamais anodin. Nous l'avons vu, Emmanuel Lemaire, cherche par tous les moyens de ne pas répéter le même trajet, la diversité et le changement sont les maîtres mots. Cela reflète un état d'esprit bien particulier du marcheur. Après avoir vécu un moment douloureux, ses pensées sont désorganisées, bousculées, à l'image de ses choix de parcours. Il met tout de même en évidence ce que la marche peut offrir : des rencontres, des retrouvailles qui l'auront finalement aidé à surpasser sa peine.

Parmi les adeptes de la marche, il y a Kant, qui, réglé comme une horloge se promenait à cinq heure tous les jours dans les jardins de Königsberg. Dans cette habitude millimétrée, on lui retrouvait sa rigueur, sa discipline qui était retranscrite dans sa manière de pensée et dans ses écrits. La encore, elle est l'expression d'un mode de pensée et de vie, représentatif de son état d'esprits rigoureux. Pour Kant, sa marche quotidienne est avant tout une idéologie hygiéniste, qui peut aussi bien s'accorder par un entretien physique et psychologique. Prendre l'air, marcher, calibrer son souffle sur sa marche, laisser les pensées vagabonder, puis les organiser, elles au rythme de son pas permet ainsi de remettre dans le bon ordre ses idées.

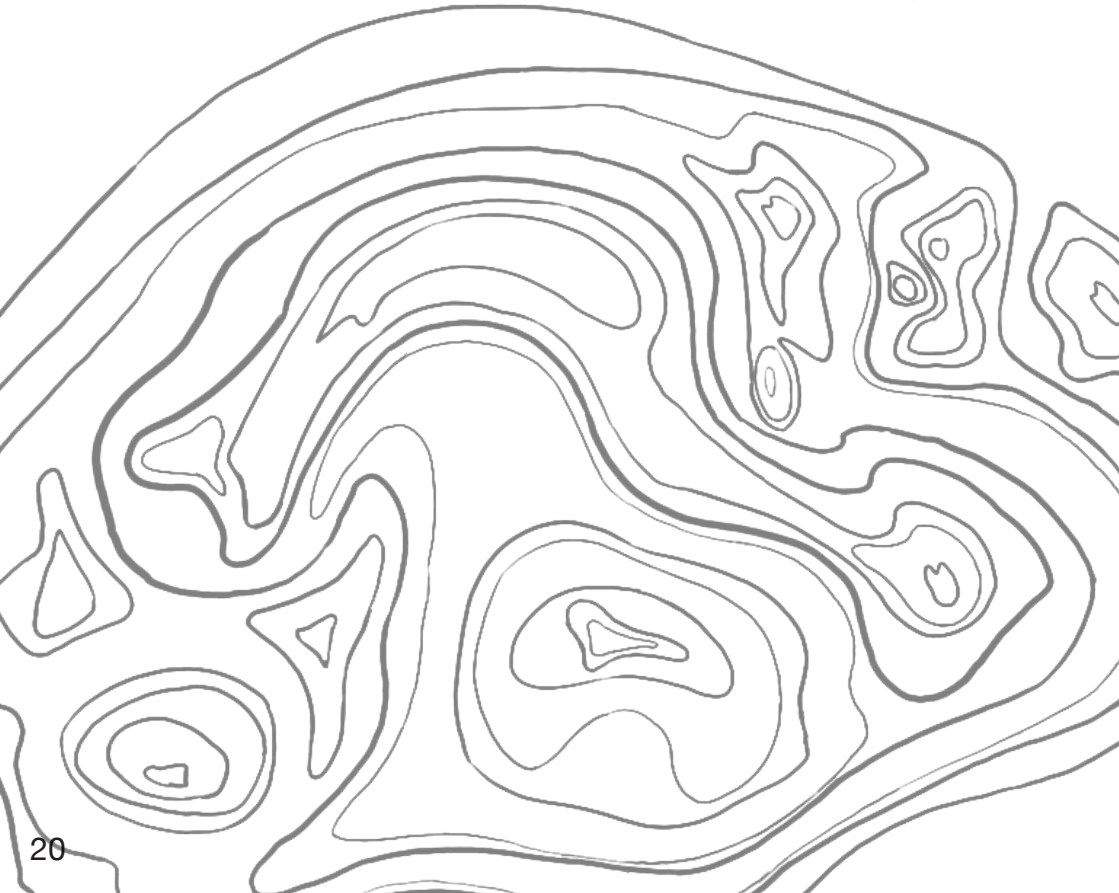


Chacun des marcheurs cités n'ont pas choisi leurs itinéraires au hasard.
La relation entretenue avec le paysage n'est pas objective. Elle dépend de l'attachement que chacun porte au lieu qu'ils traversent, souvent lui-même dépendant du temps que l'on y a passé, de nos souvenirs. Ces liens peuvent autant être physiques que psychiques, construits par la perception, la projection que l'on se fait de ces lieux, mais aussi de l'aura que dégage notre environnement. Le marcheur, le paysage et l'architecture peuvent ainsi former une entité étonnante. Le "chemin de la philosophie" à Kyoto, n'a certainement pas mérité ce nom uniquement du fait du passage du philosophe, mais peut être aussi de l'émanation méditative qu'insuffle ce paysage bordé d'eau d'un côté, avec la présence du canal et de sakura de l'autre ?

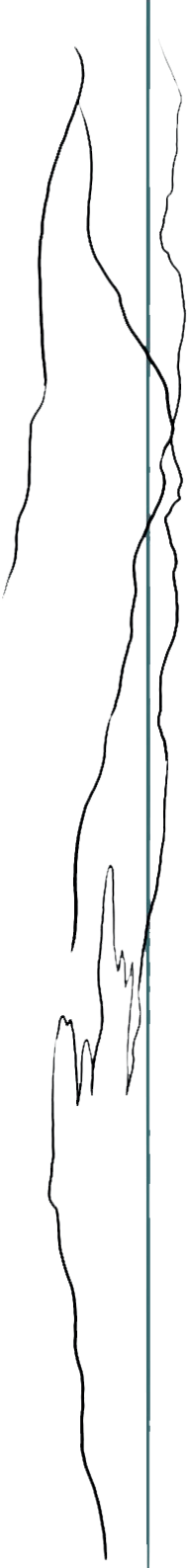


Si la marche favorise la pérégrination de la pensée et que l'attachement au lieu se fait par construction et projection mentale, on peut comprendre que l'on développe un lien particulier avec les endroits que nous traversons. Peut-être est-ce l'une des raisons pour lesquelles les philosophes cités précédemment faisaient généralement le même parcours. Ces lieux devaient être associés à de plaisantes et fécondes réflexions.

Parfois les souvenirs attachés à ces lieux suffisent pour le rendre si particulier et ainsi vagabonder, cherchant parfois un certain réconfort, une libération, de re-vivre, re-sentir des émotions vécues, passées, d'un moment ? Une nouvelle fois, il semblerait que l'esprit soit lié au parcours. Les sentiments reflètent ceux gardés en mémoire lors de trajets antérieurs.



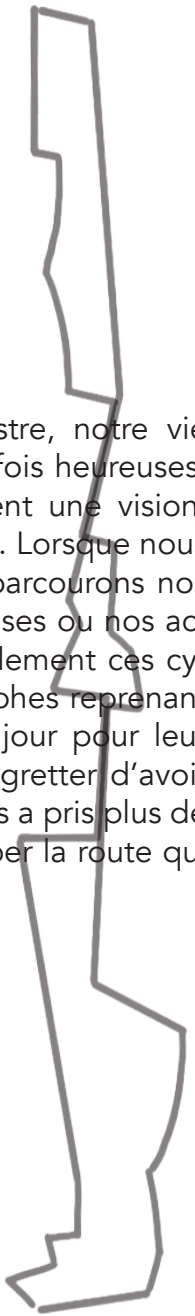
De nombreux éléments viennent donc influencer notre perception de la marche. Les émotions, les expériences et les raisons pour lesquelles nous nous promenons rentrent en jeu dans la perception de notre environnement. Et parfois, il se peut que notre esprit prenne le pas sur notre environnement, le paysage peut alors sembler s'oublier, sage comme une image, laissant le loisir de pensée, comme a pu l'expérimenter Nicolas Rétif de la Bretonne dans ses balades nocturnes. Loin d'être calmes et reposantes, ses pensées le bousculent, son esprit est en ébullition, ses pas à toute allure, il ne se rend même plus compte d'où il va jusqu'à ce qu'il reprenne ses esprits. Et alors le paysage, acteur jusqu'alors silencieux, se dévoile pour se révéler et devenir élémentaire.



« Il était onze heures du soir. J'errais seul dans les ténèbres, en me rappelant tout ce que j'avais vu depuis trente ans. Tout à coup une idée me frappe : mon imagination s'embrase. Mais les idées confuses qui se présentent ne me permettent pas de les classer. Dans ce désordre d'idées, j'avance, je m'oublie, et je me trouve à la pointe orientale de l'Île Saint Louis. C'est une baume salutaire, qu'un lieu chéri! Il me sembla que je renaissais: mes idées s'éclaircissent; je m'assis sur la pierre, et à la tremblante lumière de la lune, j'écrivis rapidement : PREMIÈRE NUIT. »

(RÉTIF DE LA BRETONNE, 1986)

Cette première nuit inaugura le début d'une nouvelle approche de la ville pendant deux ans. La ville se vit tout au long d'une vie. La définition de la marche implique la notion de temporalité, « passer en fonction du temps ». La perception que nous avons du lieu n'est pas la même en fonction du laps de temps que nous mettons à le traverser. et plus nous y passons du temps, plus nous pouvons nous y attacher. Les étapes que nous traversons personnellement, nos expériences et le ressenti que l'on y associe sont projetés sur les lieux et sur la perception que l'on peut leur prêter, sur les ressentis et sur nos émotions.



Comme lors d'une déambulation pédestre, notre vie est emplie de différentes séquences, parfois heureuses, d'autre moins, qui nous forgent et offrent une vision, une appréciation de notre environnement. Lorsque nous nous laissons méditer sur celle-ci, nous parcourons nos choix, analysant nos bifurcations, nos pauses ou nos accélérations. Nous pouvons constater également ces cycles qui se répètent, comme nos philosophes reprenant sans lassitude le même chemin chaque jour pour leur méditation. Et lorsqu'il nous arrive de regretter d'avoir choisi certains chemins, même si cela nous a pris plus de temps, nous avons pu bifurquer et rattraper la route qui nous correspondait mieux.

Bibliographie

ANDRE, C. (s. d.). La marche. https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-vie-interieure/la-marche-2460557https://doi.org/10.3917/dunod.march.2022.01.0028

Gros, F. (2016). Marcher : Le paysage et son corps, l'insistance. In Le génie de la marche (p. 356-365). Hermann; Cairn.info. https://www.cairn.info/le-genie-de-la-marche--9782705692827-p-356.htm

RÉTIF DE LA BRETONNE, N. (1986). Les nuits de Paris ou le spectateur nocturne (Gallimard).

Weiss, K. (2022). 8. Attachement au lieu. In Psychologie environnementale : 100 notions clés (p. 28-31). Dunod; Cairn.info. https://doi.org/10.3917/dunod.march.2022.01.0028

https://fr.wikipedia.org/wiki/Kitar%C5%8D_Nishida#NEANT, consulté le 23/08/23

https://www.pourlascience.fr/sd/neurosciences/les-pensees-viennent-en-marchant-10504.php, consulté le 23/08/23

https://www.cerema.fr/system/files/documents/2021/12/livret_marchabilite2.pdf, consulté le 23/08/23
https://www.lesechos.fr/2016/10/marcher-cest-penser-1231580, consulté le 23/08/23

http://www.radio-univers.com/%C2%AB-seules-les-pensees-qu%E2%80%99on-a-en-marchant-valent-quelque-chose-%C2%BB-n%C2%B0615/, consulté le 23/08/23

https://www.lemonde.fr/idees/article/2011/06/24/frederic-gros-philosophe-la-marche-est-un-authentique-exercice-spirituel_1540510_3232.html, consulté le 23/08/23

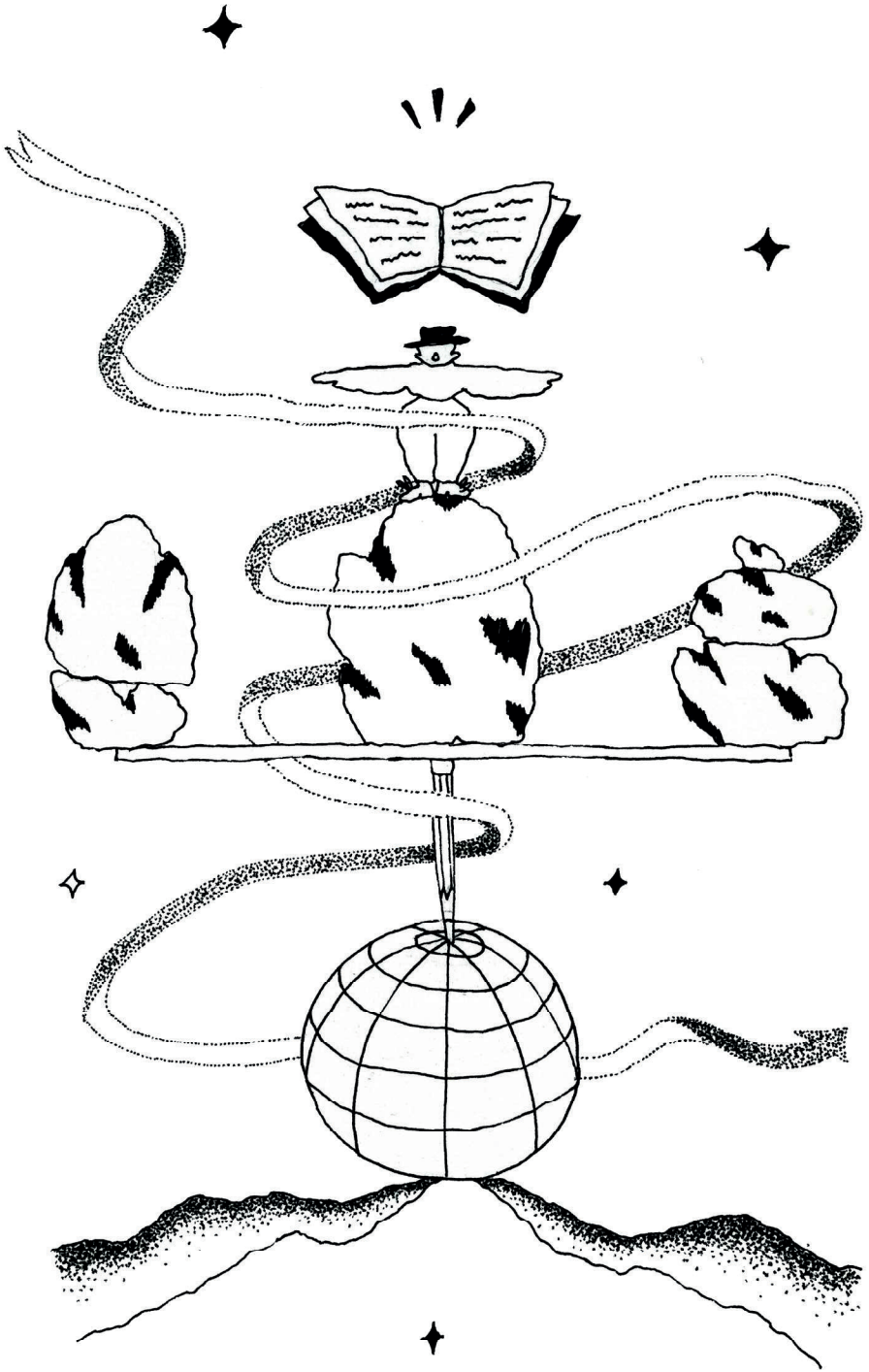
https://www.psychologies.com/Culture/Spiritualites/Meditation/Interviews/Marcher-aide-a-penser, consulté le 23/08/23

https://www.scienceshumaines.com/marcher-un-nouvel-art-de-vivre_fr_32987.html, consulté le 23/08/23

https://us11.campaign-archive.com/?u=d6ee788dc820b29b53815d1e5&id=330c7aeea1, consulté le 23/08/23

Légende illustrations

P. 9 : Chemin effectué à Rouen, dans le cadre de ma recherche.
P. 10 : Perspective rue Eau de Robec
P. 12-13 : Chemin effectué par Emmanuel Lemaire, tiré de son ouvrage, Rouen par cent chemins différents.
P. 14-15 : Chemin effectué par Emmanuel Lemaire, tiré de son ouvrage, Rouen par cent chemins différents.
P. 16-17 : Perspective du "chemin de la philosophie" à Kyoto
P. 18-19 : "Chemin de la philosophie" à Kyoto
P. 22 : Ligne d'horizon de la côte Corse, vue du col de Siu.
P. 24 : Chemin effectué par Emmanuel Lemaire, tiré de son ouvrage, Rouen par cent chemins différents.



Je te parle d'un lieu

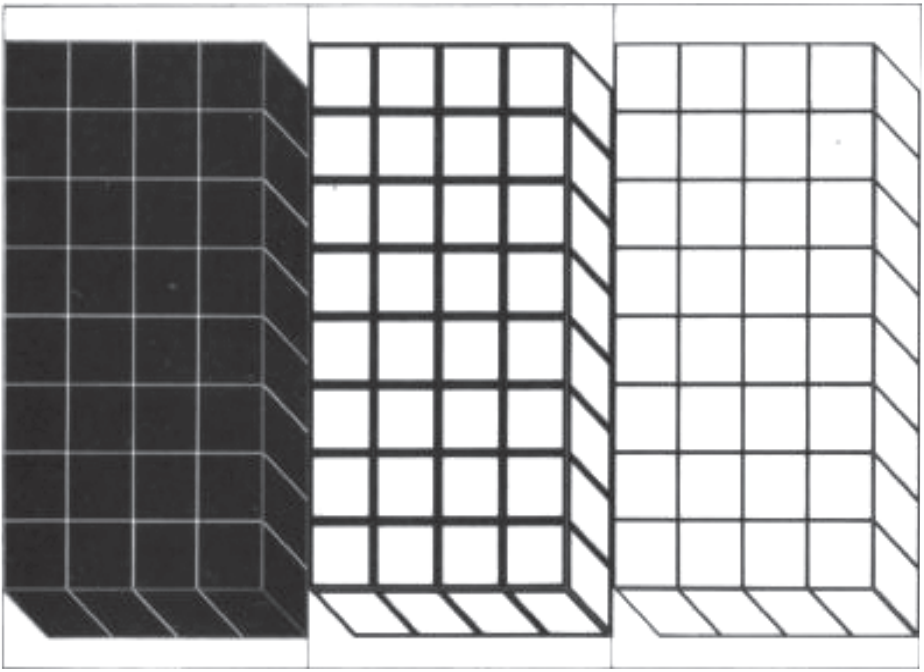
Le lieu d'où je te parle,
Un écueil, une souffrance l'ont déplacé
Un petit pas sur le coté de mes valeurs
Un tour complet sur l'axe de mes pensées

Ce même lieu d'où il y a peu je te parlais,
Un monde universel, uni sous une même identité
Une lumière pleine de bonne volonté
Qui m'a décidément aveuglé
Par excès d'ubiquité

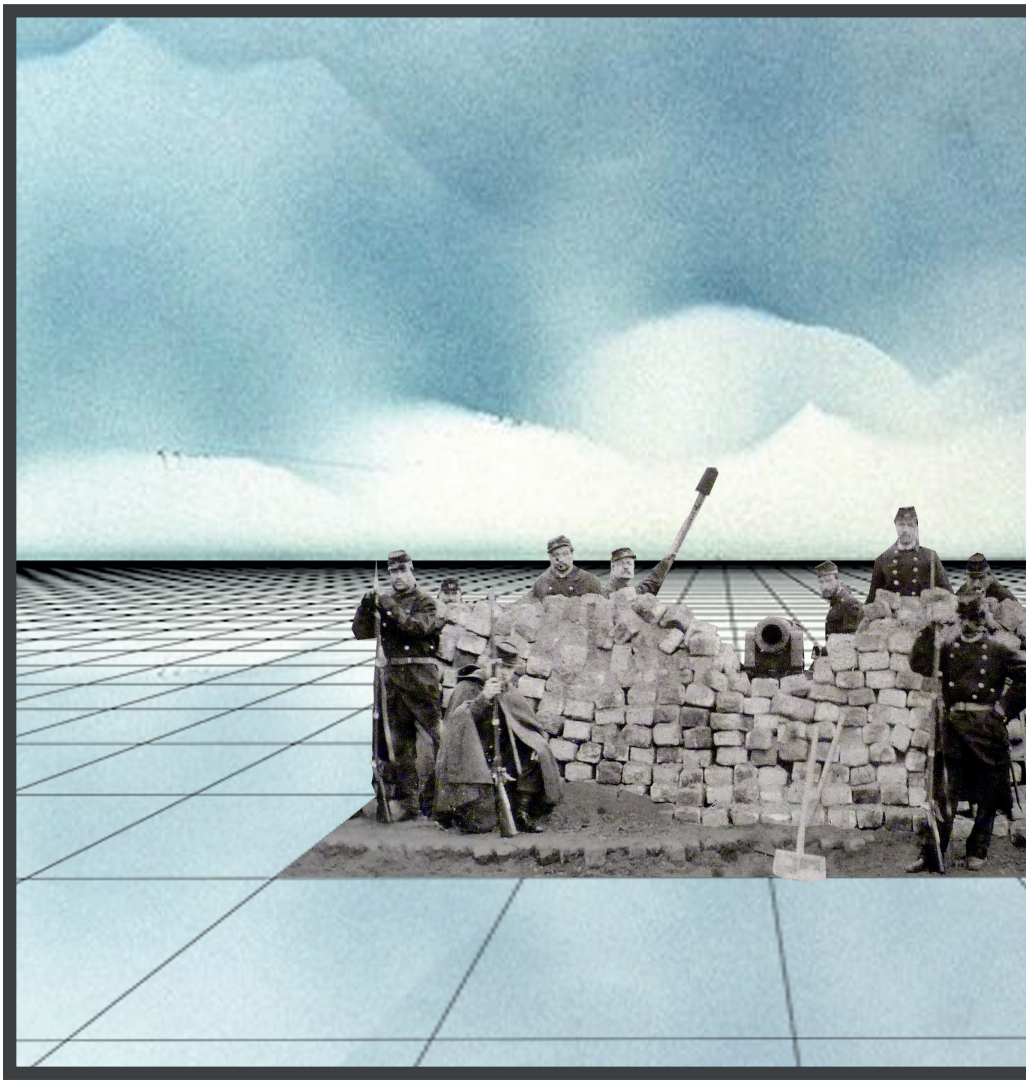
Ce lieu d'où je te parlais,
Se voulait à ton écoute
Mais sans comprendre tes doutes
Quant à sa légitimité
A te ramener de son coté

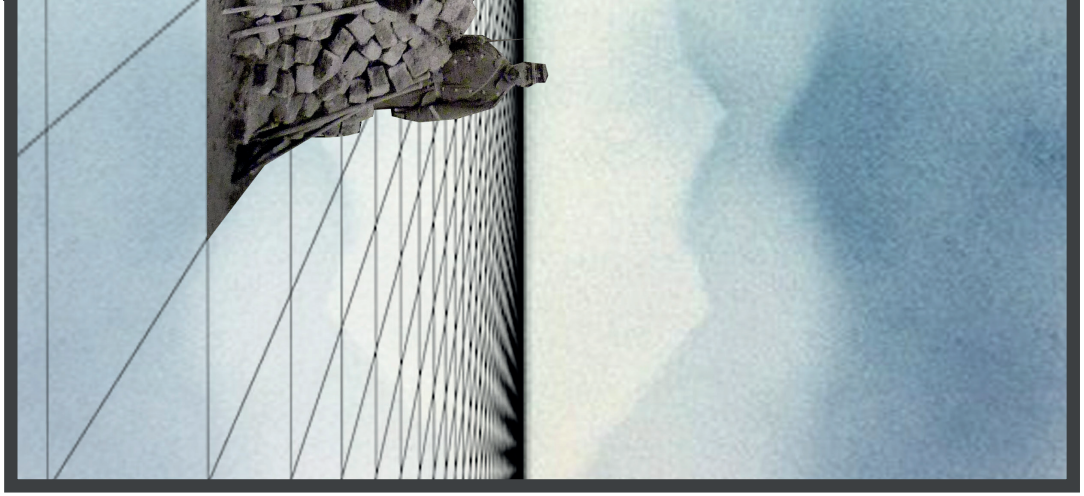
Le lieu d'où je te parle,
Ne cesse de se questionner,
Et pourtant je le sens, déjà plus proche d'une vérité
De celle qui m'appartient et qui respecte la tienne
En l'acceptant reconnaissante, en égale à ses cotés

En 1972, Superstudio présentait le film SUPERFICIE - AN ALTERNATIVE MODEL FOR LIFE ON THE EARTH, dans lequel apparaissent des photomontages désormais célèbres de cellules familiales installées sur une grille uniforme et infinie. Les images illustraient un projet utopique, radical et provocateur : plus besoin de villes, plus besoin d'architecture, liberté totale de circuler et de s'installer et retour à l'essentiel. L'espace cristallise pourtant des tensions territoriales, elles-mêmes le reflet de conflits politiques, de luttes de pouvoir, d'occupations et de résistances, de mobilisations et de revendications sociales, de révolutions, de promesses, et de tragédies. Les combats idéologiques sont presque toujours associés à des luttes de territoire, à un ancrage spatial, à une spatialisation du politique.



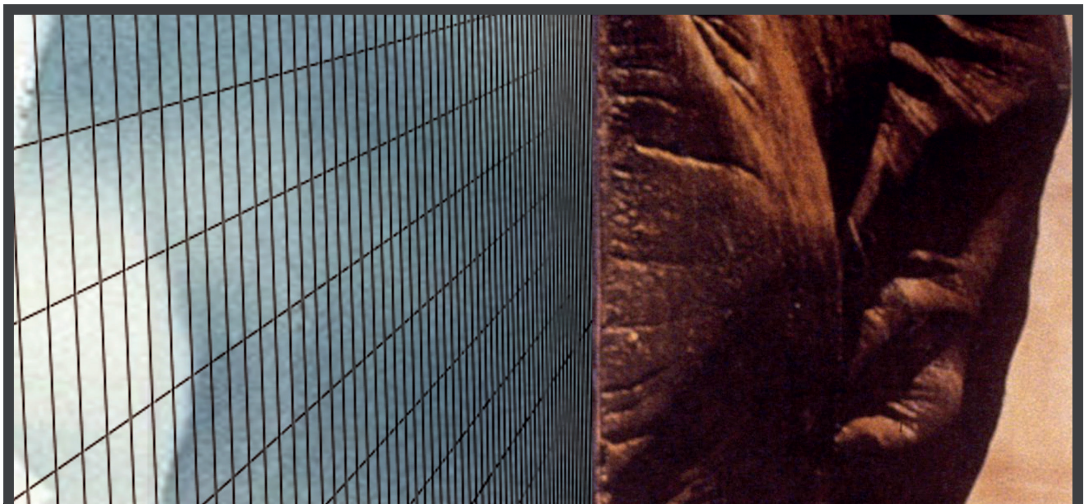
Les photomontages d'Antoine Apruzzese dans les pages qui suivent sont des réinterprétations de ceux de Superstudio, interrogeant d'une part le sens des luttes et de leur rapport à l'espace, et d'autre part le rôle de la plannification et de l'architecture dans les imaginaires d'émancipation sociale et politique.





(1) Commune insurectionnelle ~~de Paris~~, 1871.

(2) Première Intifada, ~~Palestine~~, 1987.



(3) Manifestation Euromaïdan, Kiev, Ukraine, 2014.

(4) Mobilisation des Gilets Jaunes, ~~Parthenay~~, 2019.

XLMOTO

Lutter

Lutter pour exister
Lutter pour résister
Lutter pour subsister

Lutter pour construire
Lutter pour ne pas démolir
Lutter pour ne pas reconstruire

Lutter pour transmettre des valeurs
Lutter pour un combat de toutes heures
Lutter pour rêver d'un monde meilleur
Lutter pour faire battre son cœur

Lutter malgré ses contradictions
Lutter quelle que soit sa position
Lutter sans perdre la raison

~~Lutter~~ ~~et~~ s'indigner
~~Lutter~~ ~~et~~ saigner
~~Lutter~~ ~~et~~ s'aimer

RÉCIT D'UNE LUTTE LOCALE : DES BÂTONS DANS LES ROUTES

Miléna Koutani

Entre le 5 et 8 mai 2023 a eu lieu à Léry dans l'Eure le festival *Des bâtons dans les routes*. A la lisière de la forêt de Bord, la prairie d'un centre équestre fut occupée par 4000 personnes, rassemblées autour de la lutte contre le futur projet autoroutier de l'A133-A134, plus connu sous le nom de « Contournement Est » de Rouen. Ce texte propose de revenir sur les différents évènements de ce week-end.

UN PROJET « TOUT-CAMION » À CONTRE SENS DES ENJEUX ACTUELS

Prévoyant un axe routier de 41 kilomètres, le projet de l'A133-A134 subit une forte opposition depuis sa première évocation en 1972. Si l'idée d'un contournement est de Rouen resta floue pendant une vingtaine d'années, les débats s'intensifièrent depuis la fin des années 1990. Déjà en 2005, le tracé de l'autoroute fut annulé du fait de la présence d'une fleur menacée d'extinction, la violette de Rouen. Et bien que le conseil municipal de la ville et les élus de la métropole s'opposèrent au projet (un financement métropolitain fut notamment retiré), l'Etat valida finalement le projet autoroutier en 2021 et lança la procédure d'appel d'offres dès 2022.

Créé en 2015, l'association Non à l'autoroute A133-A134 rassemble à la fois des collectifs d'habitants et de riverains, des associations de défense de l'environnement et de protection de la nature, mais aussi des élus et des syndicats. Pointant du doigt un projet anachronique, le collectif alerte sur les conséquences désastreuses qu'aura cette autoroute sur l'environnement : artificialisation massive

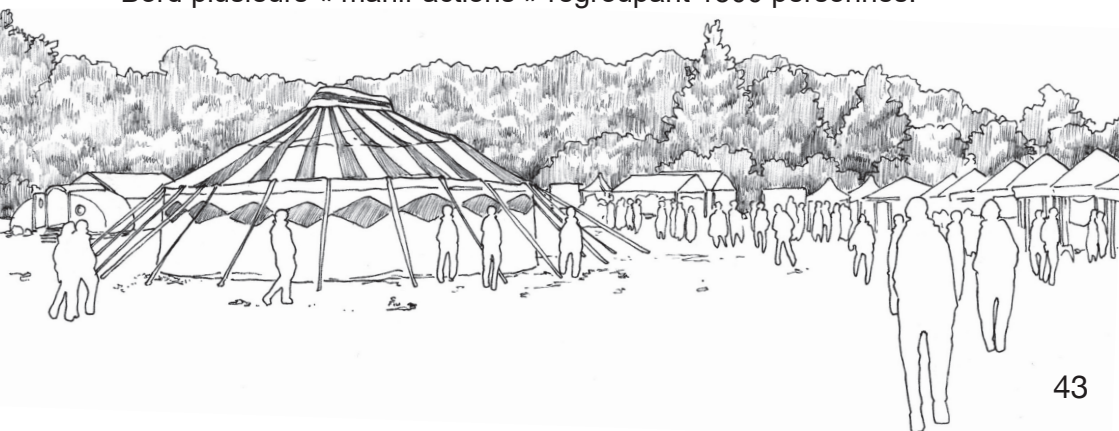
de terres agricoles et forestières (la forêt de Bord déjà morcelée sera rasée), destruction d'espèces animales et végétales protégées, augmentation de la pollution et risque pour les ressources en eau potable des plateaux est de Rouen. À cela s'ajoute un coût important pour la collectivité publique puisque le projet nécessitera la construction de huit viaducs et de neufs échangeurs. S'il est une catastrophe pour l'environnement, cet axe routier est surtout révélateur d'un modèle économique consumériste, se reposant sur la circulation effrénée de marchandises en Europe via le trafic de poids lourds. Par ailleurs, la construction de cet axe routier favorisera, selon les opposants, un étalement urbain du fait de l'emprise des futurs entrepôts de logistiques et l'arrivée de nouveaux lotissements.

Dénonçant cette route payante, ruineuse et écocidaire, le collectif s'inspire notamment du mouvement anglais *road protest* qui permit dans les années 1990 l'abandon de plusieurs projets routiers de l'époque. Durant les années 2021 et 2022, les opposants à l'A133-A134 se manifestèrent par des marches et rassemblements, ainsi que par une opération « péage gratuit » à Incarville pour sensibiliser la population locale. *Des bâtons dans les routes* illustre leur motivation et l'implantation de leur lutte dans la durée.

UN FESTIVAL EN GUISE D'AVERTISSEMENT

Au sein de La Déroute des Routes, une coalition nationale contre les grands projets routiers, le collectif Non à l'A133-A134 (accompagné des Soulèvements de la Terre et des Naturalistes des Terres) a donc organisé le festival *Des bâtons dans les routes* comme une première étape dans leur calendrier de mobilisation. En attendant la désignation de leur futur adversaire, à savoir le concessionnaire, les opposants ont cherché pendant ces quelques jours à établir un rapport de force. Au programme, se sont déroulés sous les chapiteaux et les barnums, des conférences, des concerts et des projections. Nous retiendrons particulièrement la table ronde avec Alessandro Pignocchi et un représentant des Naturalistes des Terres. En parallèle d'une discussion sur les manières de repenser les pratiques des naturalistes, l'échange s'attarda sur les perspectives politiques d'un projet communaliste.

Si le festival a permis la visibilité de plusieurs luttes locales et nationales (projet d'autoroute A69 Castres-Toulouse, Plateau de Saclay, etc.) grâce au village associatif, il a surtout soutenu l'émergence de nouveaux modes de lutte, auxquels nous avons pu participer. En effet, la présence des Naturalistes des Terres a permis de concevoir cette mobilisation comme un moyen de tisser des liens entre les habitants et leur milieu de vie, aujourd'hui menacé. Dans la nuit de la première journée du festival, une sortie fut par exemple organisée pour découvrir des rapaces nocturnes (quelques militants s'égarèrent d'ailleurs dans les bois). Un avant-goût du lendemain, où eurent lieu dans la forêt de Bord plusieurs « manif-actions » regroupant 1500 personnes.



« Le changement massif c'est qu'il y a un désir collectif qui travaille les subjectivités, et qui aspire à transformer fondamentalement notre façon de nous lier aux non-humains, donc aux plantes, aux animaux, aux milieux de vie et de rompre avec le mode institué qui s'est construit en Occident moderne et s'est radicalisé pendant la révolution industrielle et qui est un mode de relation objectifiant. C'est-à-dire que l'humain est le seul crédité d'une intériorité, d'intérêts politiques, de valeurs et de considérations politiques et de l'autre côté il y a une grande masse inerte qu'on appelle « l'environnement » ou « la Nature », peuplé d'objets dont la valeur ne dépend que de l'utilisation qu'en font les humains. »

Alessandro Pignocchi, Table ronde aux côtés des Naturalistes des Terres lors du festival *Des bâtons dans les routes*, mai 2023

Arrivant au festival le samedi matin, je découvris le camp en plein réveil. Quelques têtes endormies prenaient le café à la cantine tandis que des associations s'agitaient en installant leur matériel sous les barnums. Plus loin, en bordure de la forêt, quelques taches de couleurs dessinaient les tentes des activistes venus la veille. A l'entrée du festival se trouvait un centre d'accueil et de présentation du projet de l'autoroute. A ses côtés s'était installé un pôle de prévention contre les violences sexistes et sexuelles, particulièrement actif lors des soirées. Des annonces retentissaient de part et d'autres de la prairie aménagée pour alerter sur les différentes étapes du programme. Des espaces pour accueillir les enfants furent également dédiés lors des actions en forêt. Les militants allaient et venaient entre la buvette, le village associatif et les chapiteaux où se déroulaient les débats et les projections. Durant la journée, on vit passer quelques élus écologistes, ainsi que des journalistes venus couvrir l'évènement.

ARMER LA FORÊT

Afin de ne pas se retrouver « seul dans la masse », on proposa aux militants d'agir en groupes affinitaires. Quatre cortèges furent en effet formés, aux couleurs et allures de quatre « animaux totems » : le muscardin, le grand capricorne, le pic mar et le triton crêté. Chaque marche s'attribua des gestes précis pour protéger et favoriser la biodiversité, et un mode d'action adapté à l'animal attribué.

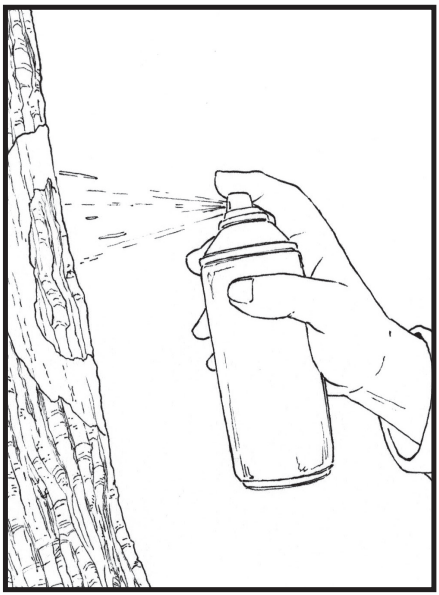
En parallèle de l'action du cortège du Grand Capricorne, les autres groupes s'activèrent à différents endroits de la forêt. Les tritons crêtés creusèrent deux mares à proximité d'une autre déjà existante, pour réunir les conditions favorables à l'habitat d'amphibiens, tels que les salamandres tachetées, les grenouilles ou les crapauds. Les pics mars relièrent des chênes centenaires et des charmes par des filins métalliques, empêchant ainsi leur coupe. Enfin, les muscardins de leur côté installèrent des nichoirs pour favoriser l'implantation de cette espèce menacée et aider ainsi le travail d'inventaire et de collectes de données des naturalistes.

Alors que l'on nous présenta les quatre actions prévues de l'après-midi, je décidai de suivre le cortège noir, celui du Grand Capricorne, intriguée par l'imposant masque que portait sa représentante. Accompagnée de quelques naturalistes, celle-ci fit de grands gestes en scandant un langage inventé pour réunir ses troupes. Nous la suivîmes, quelque peu amusés, sur le sentier longeant la prairie avant de pénétrer dans la forêt. Autour de moi, certaines personnes commencèrent à se camoufler le visage, tandis que d'autres entamèrent des chants et autres slogans de ralliement. Derrière moi, un homme joua de la mandoline durant une bonne partie du trajet. Devant, une petite bande cueillit des fleurs et les accrocha à leurs vêtements. Alors que nous nous enfonçâmes dans les bois, un des naturalistes nous incita à baisser la voix, afin de profiter du chant des oiseaux et surtout pour ne pas perturber les vivants de la forêt.

« La violence de notre croyance en la « Nature » se manifeste dans le fait que les chants d'oiseaux, de grillons, de criquets, dans lesquels on est immergés en été dès qu'on s'éloigne des centres-villes, sont vécus dans la mythologie des modernes comme un silence reposant. Alors qu'ils constituent, pour qui veut bien essayer de les traduire, de les sortir du statut de bruit blanc, des myriades de messages géopolitiques, de négociations territoriales, de sérénades, d'intimidations, de jeux, de plaisirs collectifs, de défis lancés, de tractations sans paroles. La moindre prairie fleurie est un caravansérail cosmopolite, multilingue, multi-espèces et bourdonnant d'activité »

Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous*, Actes Sud, 2020.

La balade naturaliste se ponctua par la présentation de quelques espèces végétales le long du chemin. Arrivé à un croisement entre deux sentiers, le petit groupe s'arrêta. Le Grand Capricorne se mit alors à nous parler dans son dialecte imaginaire, suivie par une militante qui traduisit ses paroles pour nous. En qualité de mandataires des non-humains, le Grand Capricorne nous souhaita ainsi la bienvenue dans la forêt et nous rappela les enjeux de notre action. Un naturaliste nous expliqua par la suite le protocole prévu durant l'après-midi. Quelques personnes furent choisies par cet animal totem pour « armer la forêt » : munis de marteaux de différentes tailles, des petits groupes commencèrent en effet à planter des clous dans les arbres indiqués par les organisateurs. On nous expliqua qu'ils serviraient plus tard à casser les lames des tronçonneuses, empêchant la déforestation et détruisant par la même la valeur marchande des arbres, condamnés à la vente du bois. Plus loin, des personnes scarifièrent quelques arbres pour faire écouler la sève afin d'attirer l'insecte que nous défendions, le grand capricorne.



D'autres personnes furent désignées pour constituer un autre groupe. Un naturaliste leur présenta le marquage des arbres prévus par l'Office National des Forêts : un rond signifie une biodiversité vivante et protège ainsi l'arbre de la découpe, tandis qu'un trait rouge horizontal indique au contraire son abattage à venir. Détournant les signes réglementaires, plusieurs groupes marquèrent alors les arbres d'un rond orange, tandis que d'autres firent quelques tags à leurs côtés. Restée pour un temps en retrait pour observer l'action en cours, je fus finalement désignée pour participer à mon tour. Le Grand Capricorne s'avança en effet vers moi, me tendit une bombe de couleur orange et m'indiqua la direction, tout en me parlant dans sa langue étrange. Faisant mine d'avoir parfaitement compris ce qu'elle venait de me dire, je m'enfonçai hors du chemin de randonnée, là où elle m'avait indiqué de me rendre. Je finis par me retrouver seule au milieu des arbres, entendant au loin le bruit des marteaux de mes nouveaux camarades. Alors que je traçai depuis quelques minutes le signe protecteur sur des troncs de différentes

tailles, une militante me rejoignit, entièrement masquée et vêtue de noire. Elle me demanda la permission d'utiliser ma bombe pour dessiner le symbole des Soulèvements de la Terre sur quelques arbres. Nous essayâmes toutes les deux d'éviter des insectes tout en nous attelant à notre tâche.

CRÉATION DE LA PREMIÈRE ZAD POUR ENFANTS

Le festival s'illustra pendant ce week-end par son inclusion de publics très divers. Le caractère festif et familial fut notamment mis en avant lors de la construction de la première ZAD pour enfants de France. Conçue par le collectif de designer-constructeurs *MONsTR*, cette aire de jeux servirait à l'avenir de point de ralliement si les travaux venaient un jour à démarrer. Plusieurs structures en bois furent alors transportées et montées par les activistes à l'entrée de la forêt. Des enfants purent participer à la construction de l'espace en dessinant sur les structures en bois disposées à cet effet. Aux côtés du toboggan et de quelques construction d'escalade, s'éleva un totem monumental, orné à son sommet d'une sculpture blanche de tête d'enfant et au bec d'oiseau rouge vif. Des vigies représentant les animaux emblématiques du festival furent également disposées dans l'espace. Si cette aire de jeux forestière donna à voir l'atmosphère bon enfant du festival, elle n'en est pas moins une première étape dans la future occupation de la forêt en cas de démarrage des travaux.

Un spectacle inaugura ce nouvel espace public pendant l'heure du déjeuner. Les premiers enfants pratiquant l'aire de jeux furent applaudis et ils purent continuer à s'amuser le restant de la journée. Pour la suite des évènements, les familles accompagnées de leurs enfants furent incitées à ne pas suivre les autres groupes de militants, du fait des risques possibles d'une telle action. En effet, il semble important de rappeler ici qu'en France l'intensification et l'augmentation

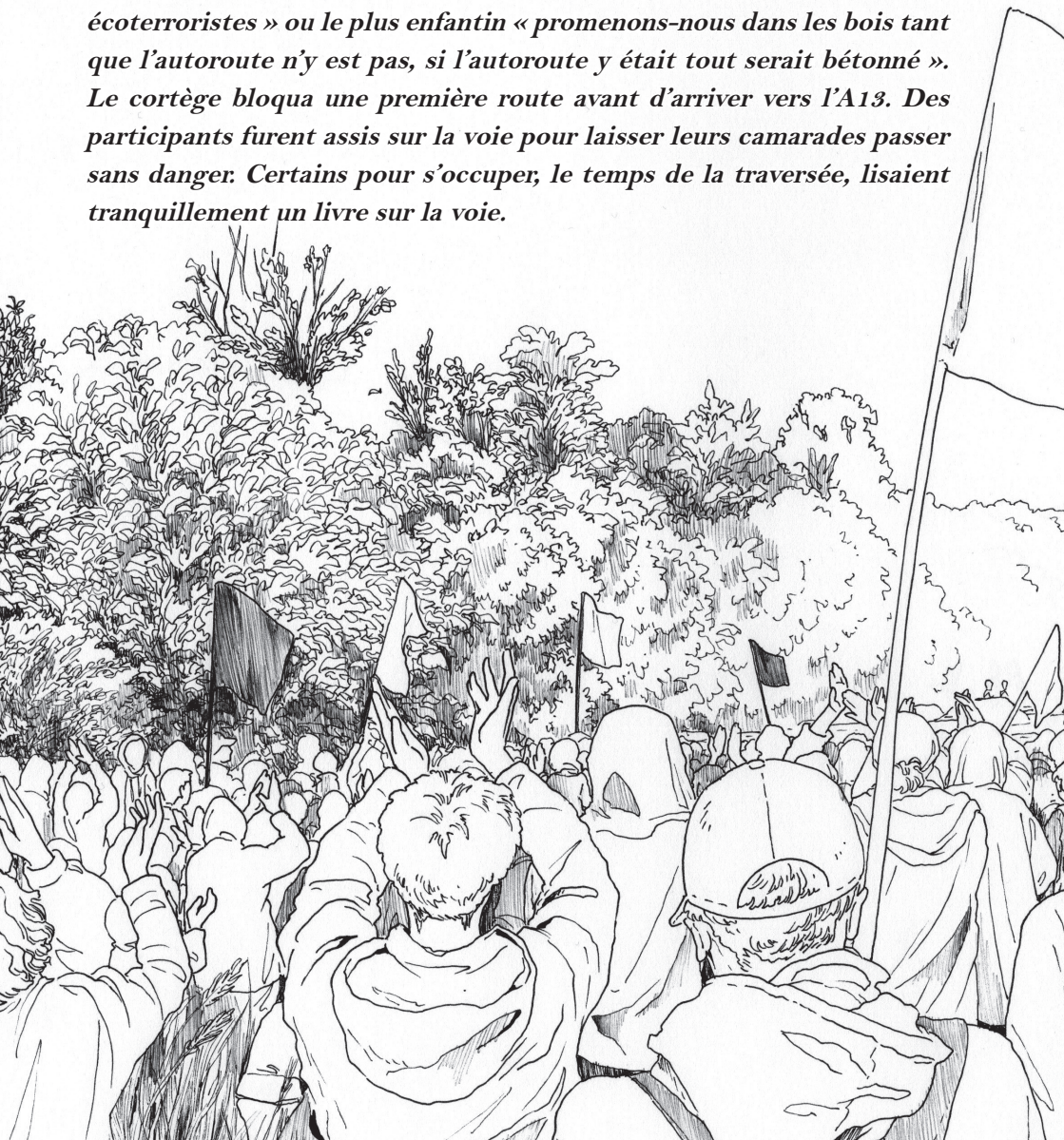
des violences lors des manifestations ont eu pour conséquence de faire fuir les familles hors des lieux de lutte. Les enfants se retrouvent ainsi exclus de l'espace public alors que les thématiques que convoque par exemple le mouvement Climat sont liées notamment aux réchauffement climatique ou à la disparition des espèces, et ont donc tout à voir avec la survie des futures générations. Les activités qui précédèrent la marche avaient donc pour but de favoriser la réappropriation de l'espace de lutte par les familles et de donner un moyen d'expression aux enfants, participant à leurs manières au geste politique que fut le festival. Quelques familles profitèrent ainsi de cette récréation en début d'après-midi, avant de se séparer du reste du groupe qui s'engouffra alors dans la forêt pour l'action coup de poing du festival : le blocage de l'A13.

LES « ENFANTS DE LA FORÊT »

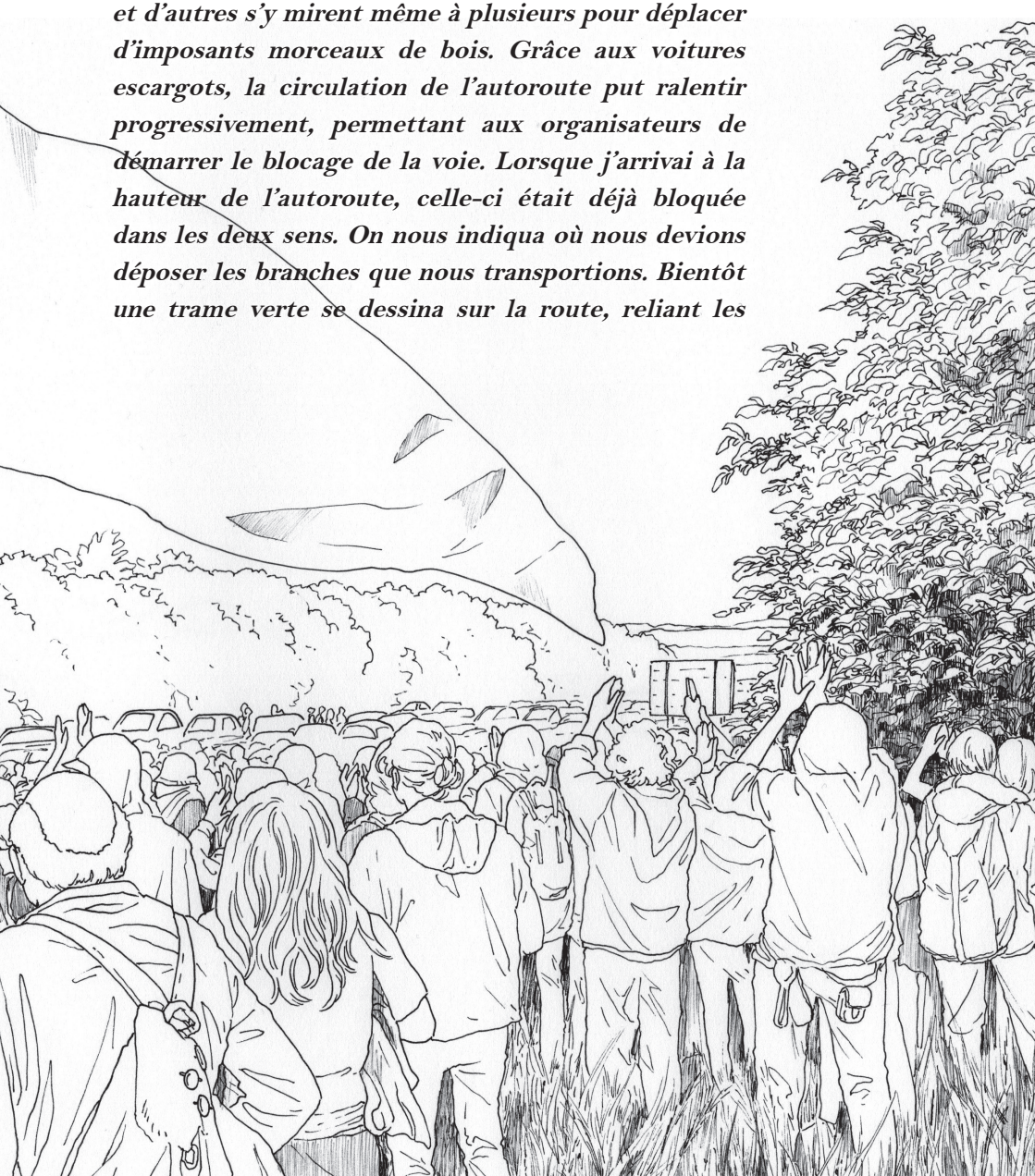
En choisissant de maintenir un certain flou autour de l'action – évitant ainsi non seulement les fuites mais aussi la désertion des manifestants – les organisateurs lancèrent plus de 600 personnes dans la forêt. Prévoyant au minimum 4 heures de marche, ils échangèrent des informations au fur et à mesure de l'avancée des participants.

Il plut une bonne partie du week-end, si bien que les sentiers empruntés lors de la marche furent boueux et glissants. D'autres plus téméraires avancèrent en sandalettes légères, voire même pieds nus dans la gadoue. Certains réussirent à emprunter à nos côtés des chemins extrêmement pentus, leur vélo sur les épaules. Quelques personnes âgées prirent également leur temps pour suivre le groupe et s'appuyèrent sur des cannes de fortune pour maintenir leur équilibre. Des drapeaux d'associations de défense de l'environnement (Alternatiba, Extinction Rebellion, Amis

de la Terre, Greenpeace…) et de syndicats (Confédération Paysanne) servirent bientôt à leur tour de bâton de randonnée. Aux côtés d'activistes entièrement vêtus de noirs se trouvaient des participants aux masques animaliers très colorés. Parmi eux se trouvèrent notamment nos quatre représentants du monde non-humain : le muscardin, le grand capricorne, le pic mar et le triton crêté. On put entendre à travers les bois quelques slogans tels que le revendicatif « Nous sommes tous des écoterroristes » ou le plus enfantin « promenons-nous dans les bois tant que l'autoroute n'y est pas, si l'autoroute y était tout serait bétonné ». Le cortège bloqua une première route avant d'arriver vers l'A13. Des participants furent assis sur la voie pour laisser leurs camarades passer sans danger. Certains pour s'occuper, le temps de la traversée, lisaient tranquillement un livre sur la voie.



Après cette première étape, les organisateurs nous demandèrent de prendre de grandes branches mortes trouvées sur notre chemin. En quelques minutes, la marche traîna avec elle de grands bâtons et prit l'allure d'une armée intrépide et déterminée s'avançant dans la forêt. Certaines personnes transportèrent de larges branches sur leurs épaules et d'autres s'y mirent même à plusieurs pour déplacer d'imposants morceaux de bois. Grâce aux voitures escargots, la circulation de l'autoroute put ralentir progressivement, permettant aux organisateurs de démarrer le blocage de la voie. Lorsque j'arrivai à la hauteur de l'autoroute, celle-ci était déjà bloquée dans les deux sens. On nous indiqua où nous devions déposer les branches que nous transportions. Bientôt une trame verte se dessina sur la route, reliant les



deux zones morcelées de la forêt. Si un certain nombre de manifestants préféra rester sur le bord de la voie par précaution, d'autres s'élancèrent à la hâte sur le bitume. On chanta en claquant des mains « Tout le monde déteste l'autoroute » et on dessina à la craie sur le bitume. Des fumigènes furent allumés et les drapeaux et pancartes brandis fièrement à bout de bras. Durant l'action, les automobilistes restèrent calmes, certains signalèrent même leur soutien au blocage. Le bruit des klaxons se mélangea rapidement aux cris des manifestants. Alors qu'un goûter s'organisa à la hâte, des dizaines de CRS arrivèrent, provoquant un mouvement de foule léger parmi les participants, effrayés. Des personnes enfilèrent promptement des masques pour se protéger des possibles gaz lacrymogènes. Les organisateurs rassurèrent alors le cortège et rappelèrent l'importance de rester groupés pour assurer la sécurité de tous et toutes. Quelques slogans anti-police furent hurlés à l'encontre des CRS. Finalement, après plusieurs minutes, le cortège de « castors » se recula et s'enfonça de nouveaux dans les bois, laissant aux CRS le soin de retirer le barrage. Revenant sur nos pas, on entendit d'un bout à l'autre du cortège des manifestants réclamer leur part du goûter. On distribua alors des tartines de confitures, transportées depuis le campement pour rassasier les activistes une fois le blocage terminé. Plus tard, on apprit que le préfet avait saisi le parquet, dénonçant des troubles à l'ordre public, le festival ayant indiqué que le week-end ne verrait que des activités familiales circonscrites à la prairie du campement aux abords de la forêt.

FORMATION D'UNE COMMUNAUTÉ DE LUTTE

La réussite du festival reposa en grande partie sur l'organisation et la préparation des collectifs engagés dans ce combat, permettant ainsi d'amener dans leur action un public non habitué aux méthodes de blocage et de sabotage[5]. Par ailleurs, le renouvellement des actions de lutte observé lors du festival, et que l'on retrouve ces dernières années au sein de la « génération Climat », bouscule les modes opératoires traditionnels des mouvements écologistes non-violents (plaidoyer, Marches Climat, *sit-in*, etc.). Sous pression, l'actuel ministre des transports, Clément Beaune, a déclaré le 26 septembre dernier l'arrêt de plusieurs projets autoroutiers. Si le « Contournement Est » a des chances d'être réexaminé, ce n'est pas le cas de tous les projets comme celui de l'A69 entre Castres et Toulouse. Plus de 1500 scientifiques ont signé une lettre ouverte au Président de la République demandant l'arrêt des travaux et plusieurs militants sont même allés jusqu'à mener une grève de la faim et de la soif pour alerter les pouvoirs publics.

De son côté, l'association Non à l'Autoroute A133-A34 poursuit son action et organise fréquemment des réunions publiques pour sensibiliser et informer le plus grand nombre sur les alternatives possibles. Fin octobre, les Naturalistes des Terres sont retournés sur le site où se sont déroulées les manifs-actions du festival et ont pu partager leurs observations : les mares creusées par les militants se sont remplies et pourront dès lors accueillir des salamandres tâchetées et des tritons alpestres. Du fait de leur présence sur le tracé prévu de l'autoroute, les naturalistes espèrent ainsi qu'il sera difficile de justifier les «impacts résiduels» lors de l'étude environnementale.

« Il y a une incohérence frontale entre la façon de penser la pratique naturaliste qui reste déterminée par le canon scientifique et cette aspiration collective à instituer des façons plus chargées d'affect et d'empathie avec les non-humains. La ligne générale portée par les Naturalistes des Terres c'est d'inverser l'ordre d'importance qu'on accorde aux choses, c'est-à-dire que la focale et l'attention ne seront plus sur la donnée elle-même mais sur son processus de production. La production de données objectives devient un prétexte pour créer des communautés de lutte, pour rassembler des gens très différents, des paysans, des habitants qui viendront semaines après semaines s'occuper de mares et de forêts et de cette façon nouer un rapport sensible et affectif entre humains qui participent à cette activité et non-humains de ce territoire. Ces collectifs de gens, qui reviennent régulièrement pratiquer le naturalisme, se lient affectivement au territoire, de telle sorte qu'ils seront beaucoup plus enclin à le protéger en cas de menace et éventuellement mettre leur corps en jeu. »

Alessandro Pignocchi, Table ronde aux côtés des Naturalistes des Terres lors du festival *Des bâtons dans les routes*, mai 2023

NOTES

[1] Association d'écologie politique fondée en 2021, elle s'oppose à l'accaparement des terres et lutte contre les grands projets d'aménagement du type GPII (grands projets inutiles et imposés). Ses actions de désobéissance civiles prennent souvent la forme de blocage ou de sabotage, entraînant une forte médiatisation de leurs combats. L'association travaille bien souvent aux côtés de collectifs locaux et d'autres groupes du mouvement climat, comme Extinction Rébellion, Dernière Rénovation ou Terres de Luttes. Le collectif avait été dissous en conseil des ministres le 21 juin 2023 pour motif de «recours à la violence». Le Conseil d'Etat a annulé le 9 novembre la dissolution après l'avoir suspendu en référé en août, indiquant qu'« aucune provocation à la violence contre les personnes ne peut être imputée aux Soulèvements de la Terre ».

[2] Collectif composé de naturalistes professionnels et amateurs et qui relance le réseau des naturalistes en lutte, présent notamment à Notre-Dame-des-Landes. Ils apportent leur aide et leur expertise aux combats écologistes et transmettent leurs savoirs sur le vivant, tout en participant au renouvellement des modes d'action. Leur approche comprend notamment deux axes : d'une part dépasser le sentiment d'impuissance que peuvent ressentir les naturalistes au sein des bureaux d'études, et d'autre part développer un affect autour du territoire.

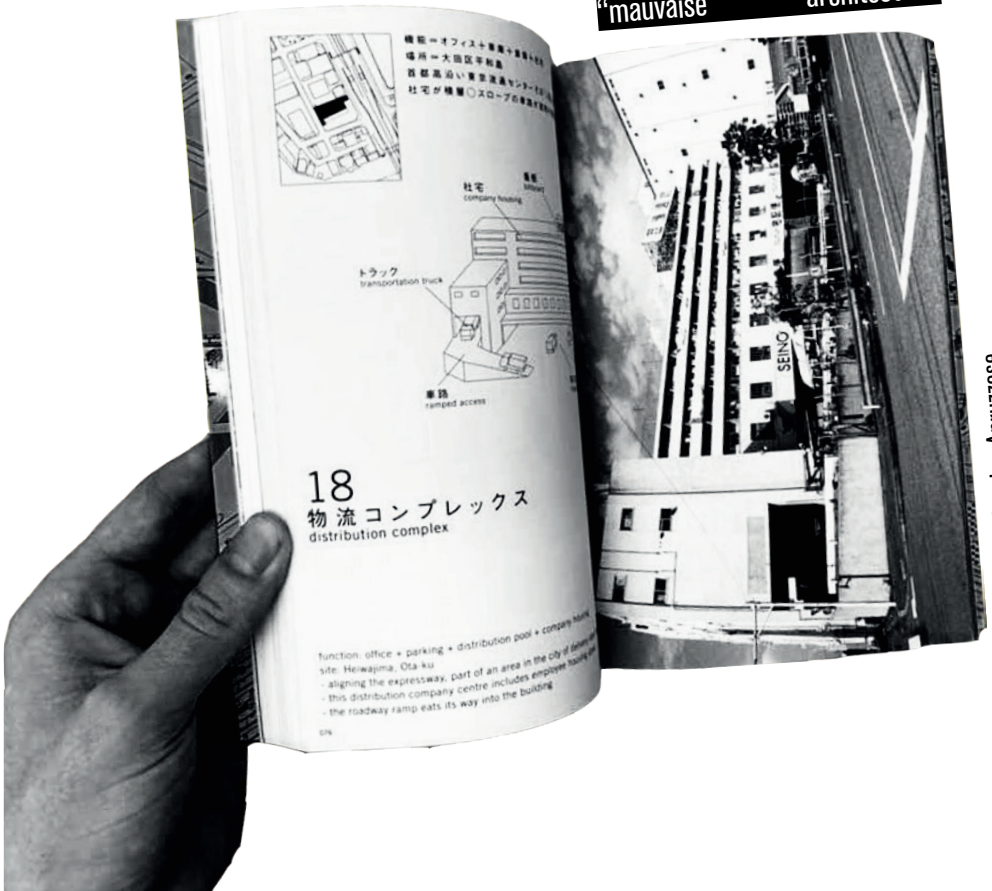
[3] Chercheur en sciences cognitives et philosophie, il est également auteur de bande-dessinée. Ses travaux sont très inspirés du travail de l'anthropologue Philippe Descola. Il œuvre depuis 2021 au sein des Soulèvements de la Terre, pour qui il a signé le premier appel aux côtés de chercheurs comme Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz ou encore Baptiste Morizot.

[4] Il est à noter que le festival s'est déroulé peu de temps après les événements de Sainte-Soline. Bien que les deux manifestations ne soient pas de même nature (l'une ayant été interdite, l'autre non), les affrontements violents entre les militants et les forces de l'ordre étaient dans tous les esprits durant la tenue du festival.

[5] Les 19 et 31 octobre, neuf personnes ont néanmoins été placées en garde à vue dans plusieurs gendarmerie en France suite au festival (communiqué des associations).

L'agence japonaise Atelier Bow-Wow a rassemblé en 2001 un grand nombre d'objets architecturaux inhabituels, bizarres, peu étudiés par les architectes et souvent considérés comme de l'architecture sans qualité, dans un ouvrage intitulé *Made in Tokyo*. Si la découverte de ces hybrides faits d'infrastructures techniques, de bâtiments, et de divers objets urbains mettent en lumière des situations singulières qui renvoient au caractère particulier de la ville de Tokyo, la posture d'Atelier Bow-Wow envers l'architecture de tous les jours nous paraît particulièrement intéressante par sa remise en question de ce qui fait architecture, de ce qui fait l'environnement et aussi, de ce qui fait l'architecte. Le livre n'existant pas en langue française, nous avons sélectionnés et traduits en français 4 chapitres courts du livre afin de faire découvrir aux lecteurices

l'amour d'Atelier Bow-Wow pour la "mauvaise" architecture.



traduction : Antoine Apruzzese

Transformer notre environnement en ressources (p8)

En tant qu'architecte ou étudiant.e en architecture, notre exposition quotidienne à l'architecture se fait via les magazines d'architecture et les différents ouvrages enseignés à l'université, et ceux-ci sont remplis de bâtiments célèbres venus du monde entier, anciens comme récents. Les praticiens et critiques d'architecture, en tant que spécialistes, forment ainsi leurs critères d'évaluation à partir d'exemples internationaux et de classiques de l'architecture japonaise. Si cette situation semble acceptable et nécessaire, elle nous amène à voir la ville telle que nous la connaissons comme un espace envahi par des bâtiments affreux. Ainsi, si les paysages urbains que nous parcourons sont effectivement pitoyables, alors le fait de n'utiliser comme référence que des architectures célèbres et remarquables semble n'être qu'une tentative d'exprimer un certain bon goût. Les livres de photographie architecturale accentuent le désir pour une architecture qui n'existe pas autour de nous. Dans ces circonstances, la conception architecturale n'a tout à coup plus aucun intérêt ; l'avenir paraît déprimant. Si nous n'essayons pas de transformer ces bâtiments « affreux » en ressources, alors il n'y a plus aucune raison de rester à Tokyo. Nous pouvons à coup sûr examiner leurs qualités plutôt que de les fuir. Leur grossièreté peut devenir bénéfique. Commençons donc à considérer que ces bâtiments grossiers ne sont pas réductibles au concept de 'chaos', mais sont en réalité des témoins complexes de la réalité urbaine.

De l'<Architecture> au <Bâtiment> (p12)

Les bâtiments présentés dans *Made in Tokyo* ne sont pas beaux. Ils ne sont pas des exemples parfaits de conception architecturale. Ils ne sont pas des édifices culturels de premier plan, comme certaines bibliothèques ou certains musées. Ils sont des bâtiments de qualité inférieure : des parkings pour voitures, des salles d'entraînement pour le base-ball, des édifices hybrides, des ouvrages relevant à la fois de l'architecture et du génie civil. Ils ne sont pas des 'œuvres' dessinées par des architectes célèbres.

Ce qu'il faut leur reconnaître cependant, c'est leur totale frugalité. Ce qui doit être construit l'est de manière pragmatique à partir de ce qui est possible sur place. Ces bâtiments ne répondent pas à un contexte culturel ou historique. Ils incarnent la mise en œuvre de solutions incroyablement efficaces sur le plan économique, guidées par la loi du moindre effort. A Tokyo, de telles réponses directes sont attendues. Ces bâtiments ne sont pas recouverts d'un vernis culturel ; ils sont simplement des objets physiques, des « bâtis ».

Qui plus est, la ville de Tokyo est particulièrement contradictoire, car ce sont ces objets bâtis qui reflètent le plus clairement la qualité de son espace urbain, tandis que le récit historique lié à la planification de la ville semble être fabriqué de toute pièce – c'est cela, Tokyo.

Lorsque l'intérêt culturel est bas, l'intérêt porté sur les questions pratiques est élevé. Que ce soit des infrastructures civiles, des toitures terrasses, des murs ou bien des interstices entre bâtiments, il faut faire avec ce qui est disponible. Il s'agit en fait de créer une seconde attribution à chaque élément de notre environnement urbain. En doublant leur utilité, il devient possible de ré-utiliser ces sous-produits de l'espace urbain. La matière n'existe pas en soi, elle se révèle à travers la proposition d'usage que l'on en fait. Nous pourrions appeler cela la 'potentialité' de l'environnement urbain. C'est ainsi qu'apparaissent des hybrides typologiques, comme par exemple des autoroutes-magasins. Dans cet exemple particulier, le bâtiment commercial dépend de l'autoroute pour sa propre structure, et dans le même temps, le passage de la voie rapide dans une zone commerciale saturée ne doit sa légitimité que grâce à la présence du bâtiment commercial qu'elle supporte. Aucun des deux ne peut donc exister seul – ils sont interdépendants. Des cas comme celui-ci semblent aller à l'encontre de l'esthétique, de l'histoire, de la planification, de la classification. Cela soulage l'architecture de sa sur-détermination par rapport à un simple « objet bâti ». Les bâtiments présentés dans *Made in Tokyo* ne cherchent pas nécessairement à se détacher de leur statut de

bâti générique, mais ils y parviennent tout de même grâce à leur rapport dramatique à l'ici et au maintenant. C'est en cela qu'ils sont si originaux.

Proximité et 'Unité environnementale' (p13)

Il est intéressant de se pencher sur les différents modes de fabriquer et d'habiter des environnements homogènes au sein d'une ville, en les articulant aux écologies urbaines qui y sont observées. Notamment grâce à une proximité accidentelle de différentes fonctions hébergées par des hybrides typologiques, la co-existence de fonctions sans rapport les unes avec les autres dans une même structure, l'utilisation commune de plusieurs bâtiments ou structures adjacentes, ou encore le déploiement d'une écologie urbaine atypique dans un bâtiment.

Au sein de la densité urbaine de Tokyo, on peut trouver des exemples de situation qui révèlent une certaine cohérence en dépassant, traversant certaines limites physiques ou fonctionnelles. Ces situations urbaines s'opposent ainsi à une architecture qui serait complète par et en elle-même. En effet, chacun de ces bâtiments particuliers peut jouer plusieurs rôles dans plusieurs ensembles urbains. Ils ne peuvent pas être rangés dans la case de l'architecture, ou du génie civil, de l'urbain ou du paysage. Ces relations de contigüité formant des environnements cohérents et articulés, nous avons décidé de les nommer des « Unités Environnementales ».

Par ailleurs, l'enveloppe externe ne sépare pas le public du privé, contrairement à ce que nous pouvons traditionnellement attendre d'une façade. Nous sommes plutôt ici dans une certaine fluidité, avec laquelle les distinctions strictes telles que celles entre superficialité et profondeur, devant et derrière, sont rapidement renversées selon la définition de cette 'unité'.

La superbe Architecture des Architectes maintient les distinctions entre catégories, rationnalise les structures, force des usages attendus au sein de structures préconçues, et tente d'atteindre une certaine auto-suffisance.

Ceci en dépit du fait qu'il y a tant de manières différentes de définir des unités environnementales. C'est une méthode héritée du Modernisme, et sa cristallisation devient de plus en plus forte. Pourtant, dans la vie de tous les jours nous traversons de multiples bâtiments tous plus variés les uns que les autres. L'espace vécu est constitué de connections entre des conditions environnementales adjacentes différentes, plutôt que d'un espace bâti unitaire. Ne pouvons-nous pas capter le potentiel de cette situation et s'en servir pour la projeter dans le futur ? Si oui, il pourrait être possible de contrarier l'isolement par rapport à leur environnement direct des équipements publics Japonais Modernistes, contenus dans de simples boîtes. Il nous faut ainsi attirer l'attention sur les questions d'usage (de software), et leur capacité à fabriquer du réseau, au sein duquel les équipements publics, bien que dispersés dans le tissu urbain s'entrelacent avec leur environnement proche. Les espaces de vie peuvent pénétrer des situations urbaines variées et tisser ainsi de nouvelles relations entre elles. Les possibilités pour l'habiter urbain se multiplient.

Ecologie urbaine (p35)

Tokyo est une agglomération de bâtiments, d'infrastructures routières et civiles. On dit que son paysage manque de repères visuels, et il est communément qualifié de chaotique ou assimilé à un 'bruit blanc'. Pourtant, ce type d'interprétation se base sur une théorie mécaniste et une pensée en systèmes sémiotiques. Ainsi, si l'on change ce postulat, une toute autre interprétation de la ville semble désormais possible. En réalité, en dépit de ces allégations de chaos, Tokyo possède ses propres modes de fonctionnement. La ville ressemble aux formes déstructurées des forêts tropicales, au sein desquelles de nombreuses espèces co-existent en construisant chacune leur propre monde. Il s'agit en cela d'écologie, c'est-à-dire de la compréhension de chaque créature dans la relation qu'elle entretient avec son environnement vécu. Si l'on arrête d'employer

des métaphores issues de la philosophie mécaniste ou de la sémiologie, pour les remplacer par une métaphore de l'écologique, apparaissent alors de riches unités environnementales superposées les unes aux autres, y compris au sein des paysages de Tokyo. Il s'agit d'une intrication complexe de personnes, de flux, d'éléments de l'environnement et du temps ; quelque chose qui ne peut être saisi en vue d'oiseau. En parcourant la réalité de le vie quotidienne, il devient possible de contempler un micro-écosystème urbain, ou le théâtre de la vie urbaine. La ville apparait alors comme se construisant par l'accumulation en son sein d'événements variés. Cette scène d'actions connectées les unes aux autres est formée par l'usage de tous les éléments possibles dans notre environnement direct. La complétude d'un bâtiment et la division catégorique entre l'architecture et l'infrastructure technique devient alors dénuée de tout sens. Dans Made in Tokyo, nous pouvons voir des exemples positifs de micro-écosystèmes, renvoyant directement aux valeurs, aux intérêts et rapports sociaux des habitants de la ville. Il s'agit de petits événements urbains non dénués de blagues, d'humour, de pathos.

[...]

Si l'on se met à observer ces micro éco-systèmes de la ville de la sorte, les usages croisés et innocents de l'environnement bâti peuvent se révéler être très amusants, plutôt que d'être assommé par la solennité d'un bâtiment unique. On se rend alors compte à quel point les limitations imposées à nos pratiques architecturales issues de notre volonté de contrôle sur l'esthétique et la construction peuvent nous enfermer. D'un autre côté, ce sont ces mêmes limitations qui créent les détails cocasses d'une certaine dramaturgie urbaine. Dans tous les cas, la compréhension de cette proximité produit une source infinie de plaisirs urbains.

Antoine APRUZZESE est architecte, enseignant et prépare une thèse à l'ENSA Normandie. Il explore dans sa pratique et dans ses recherches les relations qui sont tissées entre espace, construction architecturale et performance du politique. En dehors de ses recherches, il est passionné par l'esprit DIY, l'édition indépendante et les radios libres.

Alexis DESPLATS, poèmes : passionné du rapport entre architecture et pédagogies depuis ses années BAFA, il dessine des écoles écolo en tant qu'architecte DE, il organise des chantiers pédagogiques et participatifs pour sa thèse CIFRE, et il écrit dans les revues TOPOPHILE et Séquence Bois sur des projets d'architecture scolaire innovants ou vertueux.

Miléna KOUTANI est architecte DE, diplômée de l'ENSA Normandie avec la Mention Recherche en 2020. En janvier 2021, elle débute un doctorat au sein du laboratoire ATE portant sur le concept du commun et les alternatives urbaines qui peuvent s'en inspirer. En parallèle de ses recherches, elle travaille en tant qu'illustratrice.

Margot STUCKELBERGER, illustrations des poèmes.
Architecte diplômée de l'ENSA Normandie, Elle travaille désormais dans le domaine de l'urbanisme et de l'illustration. @zerohuit

Léna TULLIFER, architecte DE, a débuté sa thèse au laboratoire ATE en 2023. Sa recherche se concentre sur la caractérisation des espaces publics et des ambiances urbaines dans un contexte caniculaire, afin d'identifier les stratégies d'adaptation atténuantes de ces espaces.

zine pour se perdre
élaboré par le groupe
de doctorant.e.s de
l'ENSA Normandie

décembre
2023